

Un dossier d'Isabelle Gravillon

# Quelle société voulons- NOUS?

*Prises dans l'agitation du quotidien, nous n'écoutons pas toujours nos petites voix intérieures. Celles qui murmurent que, peut-être, on pourrait vivre autrement. Par exemple en remettant à l'honneur d'autres valeurs que la précipitation, la surconsommation, l'individualisme ou la performance à tout prix. Invitation à la réflexion...*

**L**a campagne électorale bat son plein. Chacun des candidats nous explique par le menu comment faire face à la crise économique-financière, comment réduire les déficits, rétablir les équilibres budgétaires... Mais au fond, les enjeux sont-ils seulement là, dans ces solutions à plus ou moins court terme ? Alors que nous avons, en cette période d'élection présidentielle, l'occasion de tout remettre à plat et de nous dessiner un nouvel avenir, n'est-on pas en train de passer à côté de la vraie question de fond : quelle société voulons-nous pour demain ?

Il y a un an tout juste, dans le numéro 1 de *Femme Majuscule*, nous dressions le portrait de la génération des plus de 45 ans. Et constatons que notre plus grand défi serait de convaincre la société de poser un autre regard, moins péjoratif, sur les femmes à l'approche de la maturité. Dans ce numéro anniversaire, nous avons envie d'aller plus loin, d'oublier un peu notre nombril pour nous fixer une nouvelle mission, encore plus ambitieuse : essayer de transformer – même un tout petit peu ! – cette société, de la faire avancer dans la bonne direction, de lui donner du sens, de s'interroger sur les valeurs qui pourraient lui servir de fondement...

Car « du haut » de notre cinquantaine, nous avons maintenant un certain recul ! Nous avons pu toucher du doigt les limites d'une société basée seulement sur la consommation et la rentabilité, les insuffisances d'une époque qui a souvent privilégié la technologie au détriment du lien humain, les ravages de la compétition érigée en règle d'or aux dépens de la coopération. À nous maintenant, à partir de notre expérience et de notre lecture du monde, d'explorer des initiatives rarement mises en lumière, d'avoir des idées et de faire des propositions ! Qui sait, les hommes et les femmes politiques pourraient les entendre...

## Plus de sens, moins de biens

Alors que la maison de nos ancêtres du XIX<sup>e</sup> siècle abritait trois cents objets environ, on estime qu'un logement actuel en contient en moyenne dix mille <sup>(1)</sup>. En avons-nous besoin ? Pire, cette accumulation ne finit-elle pas par nous être nuisible ? « Posséder trop de vêtements, de bibelots, d'appareils technologiques, nous alourdit et nous encombre. Ces objets nous entraînent dans un cercle vicieux car, très vite frappés d'obsolescence, ils sont sans cesse à remplacer. Ils restreignent notre liberté et nous rendent dépendants. Cette profusion de

biens constitue une véritable aliénation, en aucun cas la recette du bonheur ! » souligne Dominique Loreau, auteur de plusieurs best-sellers, dont *l'Art de la simplicité et l'Art de l'essentiel* <sup>(2)</sup>, dans lesquels elle incite ses lecteurs à se délester de ce trop-plein et les initie à « l'art » de jeter. C'est à cette prise de conscience que nous sommes sans doute en train d'assister : posséder toujours plus ne rend pas forcément heureux. « Après la Seconde Guerre mondiale, s'acheter un réfrigérateur, une

Autour des plaisirs de la table, les liens de proximité et d'entraide se renouent peu à peu. Ici, la fête des Voisins à Marseille, en 2005.

télévision ou une voiture avait du sens. C'était accéder à la modernité et au bien-être après des années de privation et de souffrance. Aujourd'hui, nous réalisons que la surconsommation et la surproduction qui l'accompagne menacent notre planète ; qu'elles produisent des déchets dont nous ne savons que faire ; que certains produits contiennent des éléments toxiques susceptibles de nous rendre malades ; que d'autres sont fabriqués par des enfants au mépris de toute moralité. Nous avons de

plus en plus de mal à comprendre le sens de tout cela », explique la sociologue Christine Castelain-Meunier <sup>(3)</sup>. Voilà pourquoi certains d'entre nous, de plus en plus nombreux semble-t-il à la lecture des enquêtes, sont désormais soucieux de consommer autrement, de mettre du sens dans leurs achats. « Les consommateurs, quand ils le peuvent, ont par exemple tendance à acheter directement au producteur. Comme s'ils avaient besoin de comprendre la manière dont est fabriqué



ALEXA BRUNET / PICTURETANK

ce qu'ils achètent, de mettre un visage sur celui qui en est à l'origine. La transparence, l'humain et la qualité sont les nouvelles exigences des consommateurs, loin devant la quantité», affirme Rémy Oudghiri, directeur des études prospectives chez Ipsos.

Pendant que certains optent pour une consommation plus réfléchie et moins compulsive, d'autres s'interrogent sur... la gratuité ! Un mot qui sonne bizarrement dans notre société ultramarchande, mais qui pourtant n'a rien de farfelu. « Certaines municipalités ont d'ores et déjà mis cette idée en pratique. Ici, on commence par la gratuité de l'eau "vitale" (celle que l'on utilise pour boire, se laver, faire son ménage...), tandis que l'on fait payer plus cher celle qui sert à remplir une piscine privée. Là, on instaure la gratuité des transports, de la

**« Nous aspirons à nous rapprocher les uns des autres, à nous serrer les coudes, à faire diminuer l'agressivité dans les rapports sociaux, à renouer avec une forme de savoir-vivre »**

restauration scolaire, des services funéraires. Tous ces petits bouts de gratuité permettent de vivre autrement, de partager les ressources plus équitablement, de créer un sentiment de sécurité et de sérénité », souligne le politologue Paul Ariès<sup>(4)</sup>. Devenir davantage « partageux » plutôt que de faire chacun dans son coin le plein de biens pour combler nos angoisses, miser sur l'être plutôt que sur l'avoir, c'est peut-être l'une des clés d'un avenir meilleur.

### Plus de liens, moins de solitude

Mais où sont passés les êtres humains ? Cette question, on se la pose quotidiennement face à une borne ayant remplacé un caissier au supermarché ou à l'écoute de la boîte vocale d'une administration répétant mécaniquement « faites le 1 » ou « appuyez sur étoile ». Que sont devenues les relations humaines ? Une interrogation de plus qui nous vient à l'esprit lorsque nous nous apercevons que nous ne communiquons plus avec nos amis que par mail, qu'à la table familiale les discussions sont interrompues par les Smartphone, tablettes numériques et autres consoles, que la vieille dame d'à côté est décédée sans que personne ne s'en rende compte dans l'immeuble. « Nous sommes en manque de convivialité et de chaleur humaine. Après avoir longtemps privilégié notre bonheur personnel – la construction de notre moi comme disent les psys –, nous aspirons aujourd'hui à nous rapprocher les uns des autres, à nous serrer les coudes, à faire baisser l'agressivité dans les rapports sociaux, à renouer avec une forme de savoir-vivre », observe le psychothérapeute Stéphane Szerman<sup>(5)</sup>.

Et, bonne nouvelle, certains de nos contemporains savent se montrer très inventifs pour relever ce défi. Des initiatives sur lesquelles méditer et peut-être à imiter. « On assiste un peu partout, à la campagne comme en ville, à la création de lieux de rencontres originaux, souvent associatifs :



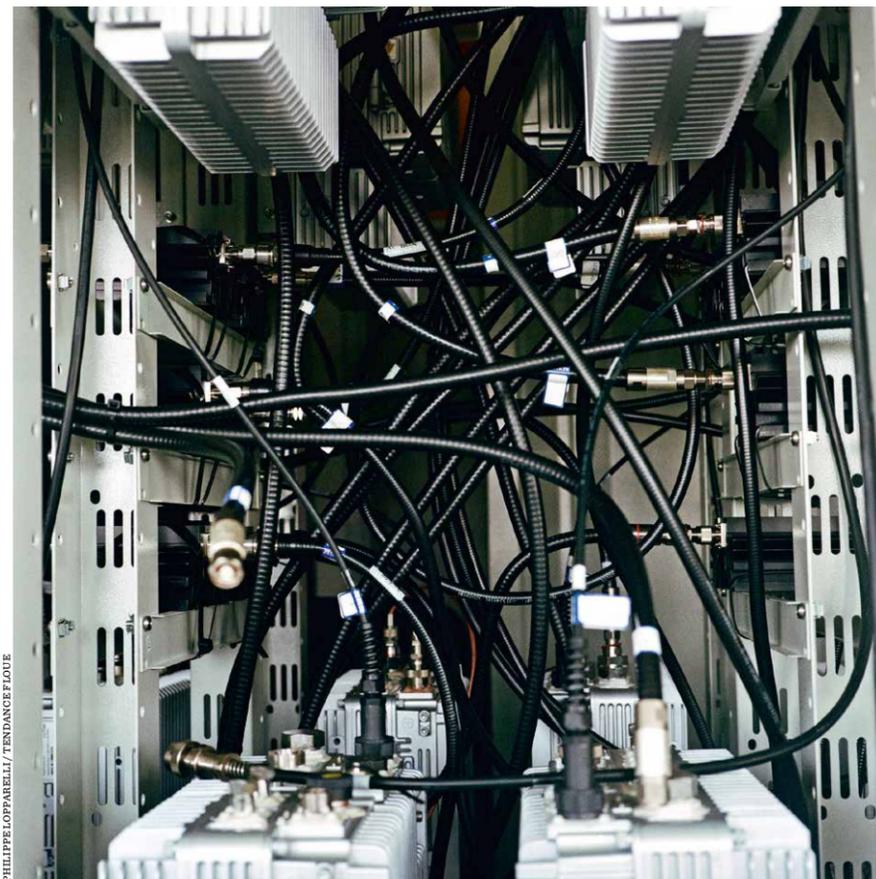
MEYER/TENDANCE FLOUE

### Là où toutes les générations sont réunies

Juliette, 46 ans, est responsable commerciale dans une boutique de produits de loisirs créatifs et beaux-arts. Elle a deux adolescents de 15 et 13 ans et vit avec eux dans un habitat autogéré à Meudon.

« Cette expérience d'habitat autogéré a été lancée par mes parents quand j'étais adolescente : ils avaient constitué un groupe d'une dizaine de familles et fait construire un immeuble pour eux tous. Je l'ai quitté à 19 ans pour faire ma vie... et j'y suis revenue à 38, après mon divorce ! Le principe est simple : chaque famille a son appartement indépendant, mais toutes partagent 200 m<sup>2</sup> de locaux communs. Il y a une grande salle où on fait de petites expositions, des concerts, des fêtes, une autre pour le yoga, et deux chambres où l'on peut accueillir ses amis et sa famille. Pour ces parties communes, on fonctionne avec un système de planning. Nous n'avons pas de syndic car nous gérons nous-mêmes l'immeuble. J'apprécie beaucoup cet endroit où toutes les générations cohabitent, où il y a de la convivialité et de la solidarité. L'été, on fait des grands repas tous ensemble dans le jardin, on se rend des services, on se parle, on s'écoute. C'est très rassurant dans notre société plutôt dure et sans pitié... Les autres habitants sont bien plus que des voisins, et pourtant, chacun garde son intimité. J'aurais beaucoup de mal à vivre de nouveau dans un immeuble classique ! »

des librairies, des cinémas qui font aussi café et où l'on vient parler philosophie, psycho, éducation, qui accueillent des conférences, abritent des pots de l'amitié », note Christine Castelain-Meunier. « Je remarque aussi une nouvelle tendance : les gens organisent des fêtes pour toutes sortes d'occasions, aspirent à transformer les événements de leur vie familiale, amicale ou conjugale en petites festivités (anniversaire de mariage, fête des voisins, fête du printemps...) », poursuit-elle. De nombreux livres, parus récemment, qui font l'éloge de la gentillesse ou de la délicatesse, semblent rencontrer un large public. Du côté des nouvelles technologies aussi, ça bouge. « Si Internet est utilisé comme un rempart à la relation pour certains, ce n'est pas le cas pour tout le monde, loin de là. Il existe en effet de plus en plus de blogs et ▶



PHILIPPE LOPPARELLI/TENDANCE FLOUE



Stop au stress ! On se détend et on respire. Comme les membres de l'association l'Épluchouette quand tousouris, ici dans le bois de Vincennes.

## Nous privilégions le travail sur le capital

Béatrice, 61 ans, est l'une des associés-salariés d'Ardelaine, une Scop (Société coopérative de production) de Saint-Pierreville, en Ardèche. De la tonte des moutons à la fabrication et commercialisation de matelas et de pulls, cette entreprise regroupe toutes les étapes de la filière laine.

« Quand nous avons créé Ardelaine en 1982, la Scop nous a semblé être le statut qui reflétait le mieux notre projet collectif et notre philosophie. Chaque salarié est en effet associé de l'entreprise : nous disposons chacun d'une voix et élisons nous-mêmes nos dirigeants. C'est la certitude d'une vraie démocratie, la garantie que l'entreprise n'agira jamais contre ses salariés ! Au niveau de la répartition des bénéfices, 45% restent en réserve dans l'entreprise, 45% sont redistribués aux salariés, 10% revenant aux actionnaires. Nous privilégions clairement le travail sur le capital, sans pour autant nier les impératifs du monde économique : les capitaux, nous en avons besoin ! Quant à nos salaires, ils sont modestes mais c'est un choix : nous préférons gagner moins d'argent et pouvoir respirer, ne pas tomber dans la pression d'une productivité toujours plus forte. Parallèlement, nous avons aussi créé un musée et un restaurant. C'est notre manière à nous de faire vivre ce coin reculé d'Ardèche qui était en voie de désertification totale. Car nous n'avons pas seulement des visées économiques : si c'était le cas, nous n'aurions rien à faire dans un village de cinq cents habitants, à une heure de la première ville ! »

de sites collaboratifs basés sur les technologies Wiki (les pages sont modifiables par des visiteurs du site), comme la célèbre encyclopédie Wikipédia où chacun peut apporter sa pierre à l'édifice, avec une volonté de partager des savoirs, des expériences, des informations, le tout dans la gratuité. Autre exemple : le site Avaaz qui regroupe dix millions de personnes. Il promeut des causes et demande aux internautes de s'engager en signant des pétitions afin de peser sur les décisions politiques partout sur la planète, par exemple pour empêcher la lapidation d'une femme dans un pays, stopper les massacres dans un autre... » explique Christine Marsan, psychothérapeute et psychosociologue, créatrice des Ateliers de la mutation<sup>(6)</sup>. C'est sûr, ensemble, il est plus facile de faire bouger le monde.

## Plus de lenteur, moins de stress

Stop, on se calme et on décélère ! Un cri du cœur qui nous vient souvent quand, prisonnières d'une cadence infernale, nous avons davantage l'impression de courir après le temps que de profiter de la vie. « De nos enquêtes, il ressort qu'une personne sur deux souhaite ralentir le rythme de son quotidien. Et quand on leur demande ce qu'elles feraient si elles disposaient de deux heures de plus dans la journée, elles répondent d'abord "passer du temps en famille", puis tout de suite après "ne rien faire"... » nous apprend Rémy Oudghiri.

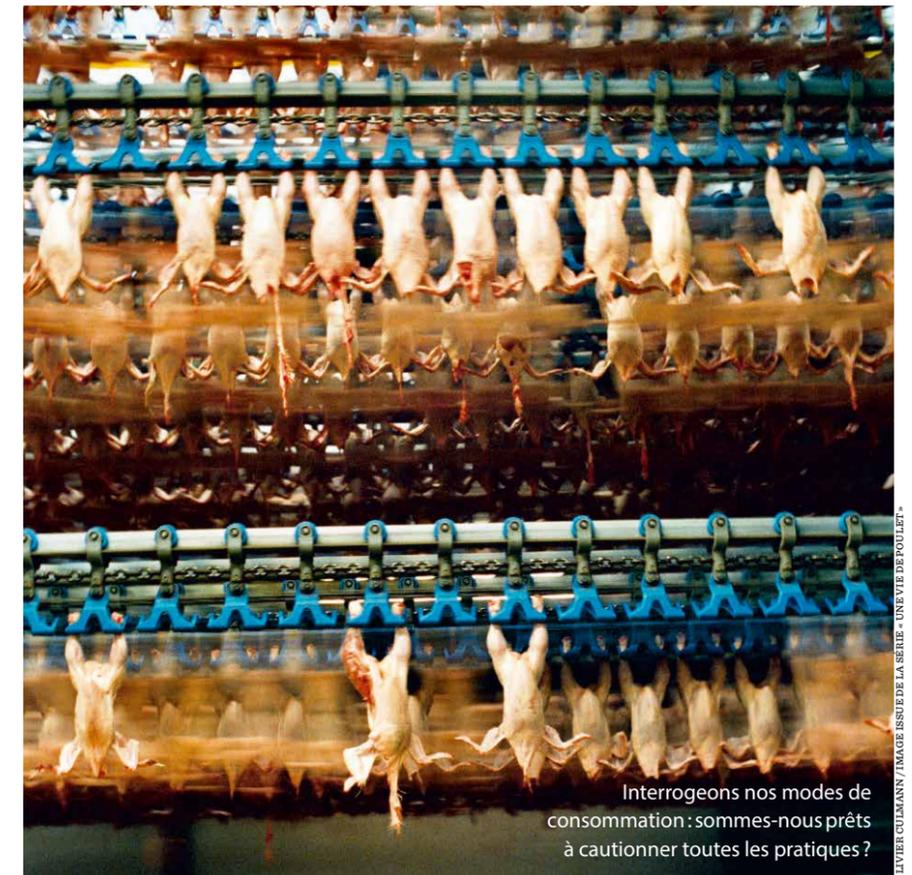
Surfant sur cette aspiration à plus de lenteur, des mouvements « slow » fleurissent depuis quelques années dans tous les domaines : la *slow food*, la *slow education*, la *slow city*, la *slow sex*... Avec un même mot d'ordre : prenons le temps. De manger, d'éduquer nos enfants, de faire l'amour, de vivre ! « Actuellement, je sens poindre une vague de contestation contre cette obligation d'aller toujours plus vite, une aspiration à se projeter dans le long terme, un refus de ne raisonner que dans une seule logique de performance à court terme. C'est la révolte de la tortue qui ne veut pas se laisser envahir par le stress du lièvre ! On est en train de comprendre que cette précipitation a trop d'incidences sur la qualité de vie et sur la santé : on le voit avec les problématiques de "burn out" qui se multiplient : les gens craquent, se consomment de l'intérieur sous l'effet du surmenage et du stress », insiste Christine Castelain-Meunier.

Alors certes, les mouvements slow sont sans doute à prendre avec des pincettes et sans naïveté dans la mesure où ils sont l'occasion d'un marketing intense, servent de supports à la vente de livres, stages et autres produits dérivés. Il n'empêche... « S'intéresser aux propositions des mouvements slow, c'est se donner l'occasion d'une réflexion plus large, de se poser la question du sens, de soi à soi. Qu'est-ce que j'ai envie de manger aujourd'hui ? Des animaux élevés en batterie en quelques semaines et dont on a forcé la croissance, ou d'autres, libres de courir dans la nature ? Des fruits exotiques acheminés par avion en plein hiver et porteurs d'une énorme empreinte

« S'intéresser aux propositions des mouvements "slow", c'est se donner le temps d'une réflexion plus large, de se poser la question du sens... »

carbone ou des produits locaux et de saison ? Comment est-ce que je veux éduquer mes enfants : en les stressant dès la maternelle pour qu'ils aient accès aux meilleurs établissements durant leur scolarité ou en respectant leur rythme, leurs besoins ? » interroge Christine Marsan.

Ces questionnements peuvent se décliner à l'infini. De quelle information ai-je envie : de scoops, de news instantanées au plus près de l'événement ou bien d'analyses me donnant le temps de la réflexion et du recul ? Comment me déplacer : systématiquement en voiture pour gagner du temps ou parfois à pied ou à vélo ? Ici, entrent en jeu nos choix personnels et notre libre arbitre : même si emprunter des chemins de traverse, parfois à contre-courant, n'est pas aisé et demande des arbitrages au niveau financier, cela reste toujours possible. À nous de voir... ▶



Interrogeons nos modes de consommation : sommes-nous prêts à cautionner toutes les pratiques ?



Dans certaines entreprises, les employés ont désormais la possibilité de se reposer ou de bénéficier de services utiles à leur quotidien : crèches, salles de sport...

GILLES COULON / TENDANCE FLOUE

## Moins de compétition, plus de coopération

Travailler plus pour gagner plus. Un slogan qui ne fait apparemment plus recette : il n'a recueilli que 4 % des voix lors de la grande enquête lancée en avril dernier par Radio France auprès de ses auditeurs sur le thème « quel travail voulons-nous ? » et à laquelle six mille personnes ont répondu (7). Un autre a eu plus de succès (36 %) : travailler moins pour travailler tous. « Nous avons compris que nous devons inventer de nouveaux modes de vie pour ne plus être des forçats du travail et de la consommation. Car mieux vaut avoir le temps de vivre ses amours, ses amitiés, sa parentalité que de perdre sa vie à la gagner ! » analyse Paul Ariès. « Certains

dirigeants d'entreprise commencent eux-mêmes à s'interroger sur leur fonctionnement, trop tourné vers l'impératif du profit et de la performance individuelle. Les vagues de suicides au travail les ont sans conteste ébranlés ; c'est comme s'ils réalisaient qu'ils ont poussé trop loin une certaine logique et cherchaient aujourd'hui une autre voie », ajoute Christine Castelain-Meunier.

Mais à quoi pourrait ressembler cette autre voie, ce « travailler autrement » ? « Certaines entreprises font le pari de soigner l'humain en installant pour leurs salariés des salles de repos ou de sport, en leur proposant sur place des services comme une crèche, un guichet bancaire... Bien sûr, leurs initiatives ne sont pas désintéressées : ils savent qu'un employé bien dans sa peau est plus efficace. Pour autant, elles sont source d'une réel mieux-être au

travail », estime Stéphane Szerman. Les mentalités, les habitudes de management elles-mêmes changent. « Je rencontre de plus en plus de dirigeants qui souhaitent expérimenter d'autres méthodes que le modèle compétitif : plutôt que de systématiquement mettre leurs employés en situation de rivalité, ils les encouragent à la collaboration. On voit ainsi se développer des séminaires basés sur l'intelligence collective où les participants sont invités à trouver ensemble des idées novatrices et non à se tirer dans les pattes pour se débarrasser de celui qui pourrait avoir une meilleure idée que soi ! Les méthodes de cohésion d'équipe sont elles aussi en train d'évoluer considérablement : les séminaires de paint-ball où les salariés se faisaient la guerre à coups de pistolet en plastique sont remplacés par des jeux dits collaboratifs, sans perdant, où l'on fait alliance dans un

but commun », dit Christine Marsan. Doux délire, utopie de croire que la collaboration puisse prendre le pas sur la compétition dans le monde du travail et même au sein du règne humain plus généralement ? Pas du tout !

« Certes, l'esprit de compétition est inhérent à l'être humain. Mais pas davantage que l'esprit coopératif, peut-être même moins, d'ailleurs. Ces dernières années, des biologistes ont clairement montré que la nature et le vivant fonctionnent essentiellement sur le mode de la coopération. Un exemple parmi d'autres : les bactéries au sein de notre système digestif, qui se nourrissent de ce que l'on mange sans pour autant nous attaquer, nous aident au contraire à digérer. Le mode compétitif n'est que marginal, comme lorsque deux espèces n'ont pas d'autre choix que celui de se confronter », poursuit Christine Marsan. Autrement dit, la loi du plus fort n'a rien d'une fatalité. Tâchons de ne pas l'oublier dans nos relations aux autres : on n'a certainement rien à gagner à écraser, se laisser écraser ou voir les autres être écrasés sans réagir...



Finalement, pour façonner une autre société, la balle est assez largement dans notre camp. Le visage de nos lendemains dépendra en grande partie de nos choix de vie personnels, des initiatives que nous imaginerons et qui pourront créer des émules, de nos prises de position qui pourront faire réfléchir autour de nous, de notre capacité à décortiquer les programmes de nos candidats pour voter en pleine conscience. Alors au boulot !

(1) Source : le Mésusage, de Paul Ariès, éd. Parangon.

(2) Aux éditions J'ai Lu. Dernier ouvrage paru : Mon cakebo 2012, Agenda de comptes pour tenir son budget sereinement, éd. Flammarion.

(3) Coauteur, avec Francis Meunier, de De quoi est fait mon pull ? Pas à pas vers l'écocitoyenneté, éd. Actes Sud.

(4) Coauteur, avec Bernadette Costa-Prades, d'Apprendre à faire le vide - Pour en finir avec le toujours plus, éd. Milan.

(5) Auteur de l'Art de la lenteur, éd. Milan.

(6) Auteur de Choisir la paix, éd. Interéditions. Son site : www.christinemarsan.eu

(7) Cette enquête a fait l'objet d'une publication : Quel travail voulons-nous ? La grande enquête, éd. Les Arènes et Radio France.



SANDRINE ROUDEIX © FLAMMARION

Charles Pépin, philosophe, auteur de Un homme libre peut-il croire en Dieu ? éditions de l'Opportun.

« Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve ! »

Diriez-vous que notre société est en manque de sens et de valeurs ?

Je ne le formulerais pas ainsi. Toute société est porteuse de valeurs et de sens. Mais il peut arriver à un certain moment que ces valeurs et ce sens ne soient plus en adéquation avec l'histoire. L'exemple typique est celui de la Grèce antique qui a fait avancer l'histoire et évoluer le monde entier en portant des valeurs de modération et d'équilibre, en inventant la démocratie et la philosophie. Avant de connaître le déclin au profit d'une autre civilisation, en l'occurrence la civilisation chrétienne, alors porteuse d'autres valeurs plus en résonance avec l'époque (l'intériorité, la subjectivité, la liberté individuelle). Il semblerait qu'aujourd'hui nous soyons en passe d'arriver à la fin de cette ère chrétienne, que nous ayons besoin d'une autre civilisation et d'autres valeurs pour continuer à avancer.

Peut-on parler d'une crise de l'Occident ?

Tout à fait. L'Occident a longtemps été un modèle pour le reste du monde mais aujourd'hui, le reste du monde ne voit plus l'Occident comme pouvant proposer des valeurs prometteuses d'avenir et universelles. À ce titre, il vit une véritable crise. Mais il n'y a pas forcément lieu de s'en inquiéter : toute crise est un moment intéressant qui peut donner lieu à une réinvention. Comme le dit très bien le poète Friedrich Hölderlin : « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve ! » Tant que l'Occident et le capitalisme, sa valeur phare, fonctionnaient bien, nous étions aveuglés par une sorte de fascination du succès. Aujourd'hui, confrontés à leurs dysfonctionnements, nous n'avons d'autre choix que de démonter la machine pour chercher à comprendre, trouver des solutions, imaginer d'autres voies, reprendre à notre compte d'autres valeurs.

Quelle forme pourrait prendre cette réinvention de l'Occident ?

Elle devra sans doute passer par une réinvention du capitalisme. Il est devenu assez clair qu'il n'est plus possible de continuer à dégager des profits en utilisant une force de travail

qui n'en bénéficie pas. Si le capitalisme poursuit dans cette voie, il s'autodétruit. Autre voie primordiale de refondation : relativiser les valeurs occidentales d'action et de performance au profit d'autres, plus liées à l'Orient, autour du ressourcement, du ralentissement, de l'acceptation du vide. Ce ne sont que des exemples parmi d'autres, mais probablement des passages obligés.

Cette réinvention prendra-t-elle du temps ?

Quand on est malade, il faut d'abord reconnaître qu'on l'est avant de pouvoir envisager un traitement, puis une guérison. L'Occident serait-il en train de reconnaître son échec ? Certains signes le laissent penser, mais cela n'est pas absolument certain. Et puis il faut cesser d'être pressé ! Je ferai ici un parallèle avec la psychanalyse et les thérapies brèves : celui qui veut régler son mal-être psychique en deux mois, montre en main et dans une démarche volontariste, me semble victime d'un pur travers occidental. Celui qui, en revanche, accepte de prendre le temps, de ritualiser des moments où il s'arrête de courir, de réfléchir à son histoire, me semble avoir plus de chances de réinventer son existence...